

patrouilles de cette division allaient jusqu'à la Marne, à Saint-Dizier. Elles exploraient, par conséquent, jusqu'à 32 kilomètres du front, à une journée et demie de marche. La 4<sup>e</sup> division de cavalerie avait également des éclaireurs sur le flanc droit, à 12 kilomètres.

*Première ligne.* — En première ligne venait le II<sup>e</sup> corps bavarois, qui formait la colonne de droite avec son avant-garde à Ligny-en-Barrois, sur l'Ornain, à 12 kilomètres de la 4<sup>e</sup> division de cavalerie et à 20 kilomètres du gros du corps d'armée qui était à Ménil-la-Horgne. Cette distance, quoique exceptionnelle, ne s'écartait pas des ordres donnés.

Le V<sup>e</sup> corps, qui formait la colonne du centre, avait son avant-garde à Hevilliers, en avant de la ligne de l'Ornain, près de la Saulx. Son gros était à Treveray, sur l'Ornain, à 11 kilomètres en arrière.

La division wurtembergeoise (centre) était à Houdelaincourt, 7 kilomètres au sud de Treveray, sur l'Ornain.

Le XI<sup>e</sup> corps (colonne de gauche) avait son avant-garde à Mandres, sur la route de Joinville, à 10 kilomètres en avant du gros, qui était sur l'Ornain, à Gondrecourt et à Dainville-aux-Forges.

*Seconde ligne.* — En seconde ligne, se trouvait le I<sup>er</sup> corps bavarois, à Void, à 5 kilomètres en arrière du II<sup>e</sup>; et le VI<sup>e</sup> corps à Pagny-la-Blanche-Côte, sur la Meuse, à 18 kilomètres du XI<sup>e</sup> corps.

**Exploration sur le flanc.** — Sur le flanc gauche, la 2<sup>e</sup> division de cavalerie occupait Saint-Élophe, à hauteur de la seconde ligne, près de la Meuse. Elle était ainsi à 22 kilomètres (une journée de marche) de la colonne de gauche, et elle avait poussé des reconnaissances dans la direction d'Épinal.

Elle avait formé un détachement de flanc qui était à Neufchâteau à huit kilomètres, sur la gauche, et qui explorait vers le sud.

En récapitulant les distances, on avait, pour la profondeur de cette armée, depuis Saint-Dizier jusqu'à Vaucouleurs, où se trouvait le quartier général, 60 kilomètres, trois marches. Mais depuis les avant-gardes jusqu'au gros des corps de deuxième ligne, il n'y avait que 30 kilomètres en moyenne.

Le front de marche, de Ligny à Dainville, ne dépassait pas 34 kilomètres.

Les corps de deuxième ligne n'occupaient qu'un front de 21 kilomètres.

Enfin, le service d'exploration, depuis Savonnières sur l'Ornain jusqu'à Neufchâteau, couvrait un espace de 65 kilomètres.

**Observations.** — Cette formation de marche préservait de toute surprise, sans nuire à la facilité des mouvements, comme l'événement ne tarda pas à le prouver. Quand il fallut changer de direction vers le nord, à la suite des renseignements recueillis sur la marche de notre armée de Châlons, les corps d'armée allemands n'eurent qu'à exécuter isolément une conversion à droite et à descendre les vallées qu'ils venaient d'atteindre. D'une manière générale, cette formation montrait qu'en pays ennemi une armée qui s'attend à une rencontre prochaine, mais non immédiate, peut adopter les dispositions ci-après :

Ses corps sur deux lignes, la première sur trois colonnes et la deuxième à une demi-marche de la première.

Les corps de première ligne, précédés à une demi-marche par de fortes avant-gardes, qui doivent toujours bivouaquer; la cavalerie explorant sur le front et sur le flanc découvert; le gros des masses de cavalerie à une demi-journée de marche également, leurs patrouilles d'éclaireurs allant jusqu'au contact, si c'est possible, sinon jusqu'à une ou deux journées de marche, suivant le cas.

Les installations s'effectuent en cantonnements resserrés

et, en cas de rencontre de l'ennemi, les avant-gardes se contentent de résister jusqu'à l'arrivée des masses principales, dont les plus éloignées peuvent s'engager dans la journée.

Il y avait de grandes analogies entre cette formation et celle de l'armée française, en 1806. Napoléon avait alors en tête la cavalerie de Murat; puis, en première ligne, les corps de Soult, Bernadotte et Lannes; en deuxième ligne, ceux de Ney, Davout, Augereau. La colonne du centre avait un corps en plus, celui de la garde.

En continuant l'étude des marches de la III<sup>e</sup> armée jusqu'au moment où elle change de direction vers le nord, on verrait, le 22 août, les reconnaissances de la 2<sup>e</sup> division de cavalerie poussées jusqu'à trois journées de marche, 60 kilomètres.

Le même jour, le grand état-major allemand recueillait enfin des renseignements précis sur nos positions :

« Pour lui, la distance considérable qui séparait alors  
« les masses allemandes de celles de l'adversaire permet-  
« tait de conserver encore un front fort étendu, de manière  
« à utiliser un plus grand nombre de routes. » Le front  
de marche du groupe formé par la III<sup>e</sup> armée et l'armée  
de la Meuse atteignit ainsi, le 22 août, 75 kilomètres.

Le mouvement vers l'ouest s'exécutait donc, à partir de cette date, par les deux armées réunies, et, à cette occasion, le feld-maréchal de Moltke adopta une combinaison qui doit être signalée :

« En continuant leur mouvement, les deux armées  
« feront en sorte que la dernière (III<sup>e</sup> armée) conserve  
« généralement l'avance d'une marche sur la gauche de  
« la première (armée de la Meuse), de telle façon que si  
« l'adversaire (armée de Châlons) vient à faire tête, on  
« puisse toujours l'attaquer de front et sur la droite et le  
« refouler au nord de Paris. »

Ainsi, dans le cas où nos forces se seraient portées vers l'est au devant des forces allemandes, elles se seraient

heurtées à l'armée de la Meuse, et, pendant la lutte, la III<sup>e</sup> armée conversant à droite, serait venue attaquer leur flanc, prenant encore une fois cette formation en équerre, qui semble si en faveur auprès du chef de l'état-major prussien, et qui a si souvent produit des résultats décisifs.

Ces marches vers l'ouest furent arrêtées, le 25 août, par les nouvelles que reçut le maréchal de Moltke sur la direction prise par les colonnes du maréchal de Mac-Mahon.

Il n'y a pas lieu de suivre, pour le moment, les armées allemandes dans le vaste mouvement de conversion qu'elles accomplirent du 26 au 31 août.

Les dispositifs de marche de la III<sup>e</sup> armée, au mois d'août 1870, sont devenus pour ainsi dire classiques. Ils doivent cependant se modifier suivant les circonstances, et ne sauraient répondre à toutes les situations. Après une grande victoire, par exemple, et en l'absence de tout parti ennemi, il y aurait avantage à les développer.

La guerre de 1870-1871 a présenté une situation de ce genre; ce fut celle des armées allemandes au lendemain de Sedan. Quoiqu'elle fût exceptionnelle, il ne sera pas sans intérêt d'étudier l'exécution du mouvement qui les porta de la Meuse sur la Seine.

**Marche des armées allemandes sur Paris en 1870.** — Le caractère de cette marche a été défini comme il suit par le grand état-major prussien :

Après Sedan, « il était de l'intérêt du vainqueur de  
« reprendre au plus tôt sa marche interrompue sur  
« Paris.

« L'état-major allemand pouvait compter avec raison  
« que, pour le moment, il ne rencontrerait plus de résis-  
« tance sérieuse en rase campagne..... il importait de  
« disjoindre les masses énormes étroitement massées  
« autour de Sedan, pour les ramener, etc..... A cet effet,  
« la III<sup>e</sup> armée devait entamer le mouvement dans la  
« direction du sud-ouest, afin que l'armée de la Meuse,

« suivant à son tour, pût venir former l'aile droite. »  
(V. *planche XXXV.*)

Au surlendemain de la bataille, le 3 septembre, ces masses se trouvaient réparties ainsi :

Sur la rive gauche de la Meuse, leurs positions formaient une ligne courbe de 40 kilomètres de longueur, qui se développait de Guignicourt (division wurtembergeoise) à Carignan (garde), par Poix (2<sup>e</sup> division de cavalerie), Malmy (II<sup>e</sup> corps bavarois) et Raucourt (IV<sup>e</sup> corps).

A part les corps laissés autour de Sedan pour l'évacuation de l'armée vaincue, c'est-à-dire, à part le I<sup>er</sup> bavarois, le XI<sup>e</sup> corps et la 4<sup>e</sup> division de cavalerie, les III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> armées (armée de la Meuse) étaient donc cantonnées au sud et à l'ouest de Sedan.

Elles étaient couvertes, du côté de Paris, par le VI<sup>e</sup> corps, qui avait sa 11<sup>e</sup> division à Juniville, à 38 kilomètres du front, avec une avant-garde à Aussonce, vers Reims, à 8 kilomètres.

Sa 12<sup>e</sup> division était à Rethel, vers la droite, dans la direction de notre 13<sup>e</sup> corps (Vinoy), qu'elle avait essayé de poursuivre. Elle était reliée à l'armée par la 6<sup>e</sup> division de cavalerie, qui occupait Attigny, et qui se trouvait ainsi à une demi-journée (15 kilomètres), en arrière de sa position.

L'ordre concernant le dégagement des abords de Sedan et le rétablissement du front de marche des deux armées fut expédié par le grand quartier général, le 3 septembre.

Il prescrivait de rétablir, en vue du service régulier des lignes d'étapes, l'ordre de bataille des deux armées, qui étaient par inversion.

Il annonçait ensuite que le mouvement devait s'exécuter sur un front très développé, et indiquait comme objectif de marche, à la droite de la III<sup>e</sup> armée, Dormans; à celle de l'armée de la Meuse, Laon.

Les objectifs immédiats, pour la journée du 5, étaient, pour la III<sup>e</sup> armée, la ligne Rethel-Attigny; pour l'armée

de la Meuse, la ligne Poix-le-Chêne. Une fois sur la ligne Laon, Fismes, Dormans, Sézanne, les deux armées devaient s'avancer à la même hauteur.

Telles étaient les instructions qui allaient servir à chacune de ces armées, pour l'établissement de ses tableaux de marche.

Le mouvement commença le 4 septembre, et, jusqu'au 12, le front de marche, le service d'exploration et la profondeur des colonnes se développèrent à l'aise, sans autre préoccupation que de gagner du terrain et de trouver des vivres.

Le 8 septembre, la III<sup>e</sup> armée, qui n'avait plus que trois corps d'armée, une division d'infanterie indépendante et une division de cavalerie, s'étendait de Dormans à Châlons, sur un front de 56 kilomètres et demi. Sa division de cavalerie se contentait de la précéder, sans faire son service d'exploration. En profondeur, cette armée occupait un espace de 38 kilomètres. Mais à partir du 12, dès que la droite fut arrivée à Nogent-l'Artaud, à trois marches de Paris, les dispositions changèrent.

La III<sup>e</sup> armée venait d'entrer dans la région qui semblait avoir été indiquée par le grand quartier général comme la limite de la zone d'action des masses ennemies.

Dès lors, les colonnes et les cantonnements furent plus rapprochés les uns des autres. Mais les dispositifs resserrés qu'exigent les probabilités de rencontre avec l'ennemi ne furent pas encore adoptés.

Le 16 septembre, cette armée avait ses têtes de colonne à une journée de Paris, mais elle savait qu'elle n'avait plus à s'inquiéter des troupes de nouvelle formation que la France cherchait à rassembler.

Ses positions de marche répondaient à cette situation.

On trouve, en effet, à cette date :

Le VI<sup>e</sup> corps, à Meaux depuis trois jours, avec une avant-garde à Lagny, à 15 kilomètres;

Le V<sup>e</sup>, à Tournay et à Fontenay, avec des avant-gardes à Ozouer-la-Ferrière et Chevry;

Le II<sup>e</sup> corps bavarois, à Moissy-Cramayel, avec des avant-gardes à la même distance, vers Lieusaint;

La 2<sup>e</sup> division de cavalerie occupait Brie-Comte-Robert, à peu de distance en avant du front, et ses patrouilles exploraient jusqu'aux portes de la capitale.

Sur le flanc gauche, le seul qui avait besoin de protection, l'exploration s'étendait à 41 kilomètres, jusqu'à Melun.

Le front de marche atteignait 41 kilomètres et la profondeur 48 kilomètres.

A partir de ce moment, la situation change. Cette armée va pénétrer dans le cercle d'investissement du camp retranché et ses colonnes vont prendre les précautions exigées à proximité de l'ennemi.

La marche de la III<sup>e</sup> armée s'était donc effectuée, depuis le 4 septembre, avec toutes les facilités désirables.

C'était une situation exceptionnelle, due à des circonstances qui se présentent rarement dans l'histoire militaire et sur lesquelles il serait imprudent de compter. En réalité, ce sont surtout les mouvements exécutés au mois d'août par la III<sup>e</sup> armée, entre la Moselle et la Meuse, qui donnent l'idée la plus nette des marches stratégiques modernes.

On a vu maintenant, dans les pages qui précèdent, les principales opérations d'une armée dans l'offensive.

Les marches, dont les principes généraux ont été exposés, doivent la conduire à proximité de l'ennemi. Là se déroulent des situations auxquelles répondent d'autres dispositions. Désormais, les règles tactiques vont reprendre toute leur importance. C'est une étude spéciale à aborder.

Mais, avant de le faire, il est indispensable d'envisager à son tour la seconde partie du rôle dévolu aux armées en campagne, *la défensive*.

## § 6. — DÉFENSIVE.

### I. — Conditions de la défensive.

Les désavantages de la défensive ont déjà été signalés. Ils ont conduit à cette conclusion qu'un pays réduit d'avance à la défensive fera toujours mieux, s'il le peut, d'éviter les chances d'une guerre.

Cette règle pourtant n'a rien d'absolu. La défensive n'est pas sans posséder aussi ses chances de succès, et l'on a bien souvent affirmé qu'au point de vue tactique les progrès du tir devaient lui assurer la victoire.

Quand on cherche la vérité dans les faits, on trouve, en effet, plus d'une considération qui milite en faveur d'une bonne défensive.

Von der Goltz dit à ce sujet :

« Au début de la guerre, l'offensive aura à occuper la  
« frontière ennemie. Il lui faut traverser un système de  
« forteresses frontières plus ou moins développé; il lui  
« faudra assiéger les unes et surveiller les autres. Son  
« armée emploie chaque jour et laisse en arrière de  
« petites garnisons pour assurer sa ligne d'étapes; en  
« même temps, l'arrivée de ses renforts devient chaque  
« jour plus difficile. Ces deux opérations lui coûtent du  
« monde. En un mot, ses armées fondent comme la  
« neige au soleil. On passe la frontière avec des centaines  
« de mille hommes; on arrive au cœur du pays ennemi  
« avec quelques milliers seulement.

« En octobre 1805, Napoléon entra sur le territoire  
« allemand avec 200,000 hommes. Malgré son remarquable talent pour économiser ses forces, il ne pouvait  
« mettre en ligne, le 2 décembre, pour la bataille décisive  
« d'Austerlitz, que 80,000 soldats.

« L'agresseur ne peut que difficilement conserver les  
« transports qu'il avait au commencement des opérations.